



Epistimologie...



DIAL

Digital access to libraries

"L'épistémologie anthropologique en question: le malaise du terrain"

Pezeril, Charlotte

CITE THIS VERSION

Pezeril, Charlotte. *L'épistémologie anthropologique en question: le malaise du terrain*. In: *Revue de l'Institut de Sociologie*, Vol. 0, no. 1-4, p. 201-218 (2006) <http://hdl.handle.net/2078.3/139881>

Les remises en cause épistémologiques

S'inspirant de penseurs tels que Foucault, Derrida, Lyotard ou Baudrillard, les critiques les plus radicales viennent des Etats-Unis dans les années 70-80, dans un contexte de scepticisme généralisé envers la Modernité des Lumières. Ces critiques, bien que diverses et parfois contradictoires, seront généralement qualifiées de « post-modernes ». Selon Maurice Godelier, « le mot d'ordre était de déconstruire radicalement tous les discours ethnologiques et de faire ainsi apparaître les présupposés ethnocentriques qui avaient servi à leur construction »¹². La question épistémologique des conditions de production de connaissances objectives est alors immanquablement posée. Il faut tout d'abord analyser les bases institutionnelles du discours. Ce n'est donc pas tant le travail de terrain qui est questionné mais sa mise en mots, sa textualisation. Pour Clifford Geertz, l'aptitude des anthropologues tient « à la capacité à nous convaincre que leurs propos reposent sur le fait qu'ils ont réellement pénétré une autre forme de vie, que, d'une façon ou d'une autre ils ont vraiment été là-bas. »¹³. L'anthropologue devient auteur et sa production une « œuvre de l'imagination ».

« Le problème de fond n'est ni l'incertitude morale de raconter comment les gens vivent, ni l'incertitude épistémologique liée à la nécessité de faire entrer ces récits dans le cadre du genre universitaire – l'une et l'autre sont réelles, ont toujours existé et font partie intégrante de la discipline. Le problème est que, ces questions étant désormais ouvertement discutées, alors qu'elles se dissimulaient autrefois sous la mystique professionnelle, le fardeau de l'auteur paraît soudain plus lourd. »¹⁴

D'autant plus lourd que l'aptitude de l'ethnologue à convaincre dépendrait avant tout de son élaboration textuelle. Les critiques de la textualisation ethnographique ne mobilisent toutefois pas le débat. L'anthropologie est également accusée de visée impérialiste et d'être un instrument de domination phallocrate. Pour Edward Said, le projet anthropologique a toujours été inextricablement lié au colonialisme¹⁵ et constitue une science purement occidentale. Pour

les anthropologues féministes, « la philosophie et la science occidentale sont des idéologies de pouvoir construites sur des présupposés patriarcaux et phallogocentriques »¹⁶. De façon plus nuancée, les anthropologues s'interrogent sur leur implication, leur engagement et sur les principes de restitution de l'expérience. Le débat est donc ouvert et certains en viennent à mettre en cause l'épistémologie de la discipline. Emerge alors « le soupçon obsessionnel qu'un ethnologue ne fait jamais que construire un nouveau miroir pour se regarder lui-même et retrouver sa société et ses présupposés à travers les autres »¹⁷. L'envergure du débat est telle que l'on parle d' *ethnographic turn*¹⁸ symbolisant la mise en place d'une « nouvelle » ethnographie plaidant pour la reconnaissance de la *construction* du texte et du *montage* des faits. Comment les discours peuvent-ils devenir textes ? Georges Marcus revendique une représentation plus cinématographique afin, selon lui, d'augmenter la crédibilité des textes ethnographiques. Ainsi, « loin d'être épuisées, les techniques modernistes de représentation (du fait qu'elles construisent le « réel » problématiquement) apparaissent vivifiantes et captivantes pour une discipline comme l'anthropologie qui pose la description réaliste au centre de ses activités »¹⁹. Ce nouveau paradigme s'opposerait à l'anthropologie classique, largement caricaturée et décrite dans de nombreux articles comme positiviste et relevant d'un réalisme souvent naïf. James Clifford, en voulant se distancier d'une vision rationaliste des sciences, préfère abandonner l'anthropologie pour ne garder que l'ethnographie, savoir censé être libéré des contraintes de l'objectivité scientifique. La position de l'ethnographe n'est toutefois pas beaucoup plus commode puisqu'il doit traduire l'expérience de sa recherche en la textualisant, à une voix, alors qu'elle est issue d' « une négociation constructive impliquant au minimum deux sujets conscients, politiquement significatifs »²⁰. Les réactions ne se font pas attendre et plusieurs chercheurs proposent de nouvelles voies. D'un côté, des auteurs comme Rabinow tentent de rendre compte et d'explicitier des contextes de recherche précis et des situations d'interlocution. D'autres présentent les processus discursifs sous forme de dialogue voire de polyphonie²¹. La question est alors : comment rendre la (ou les) voix aux enquêtés ; et même est-ce possible ? L'incarnation de l'autorité textuelle devient un problème majeur pour l'anthropologie contemporaine. Mais cette déconstruction épistémologique aboutit parfois à la dissolution de l'objet anthropologique. « Au nom de la déconstruction nécessaire, paradoxalement, certains anthropologues ont complètement cessé de faire du terrain »²² pour se consacrer à la critique des textes. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'anthropologie est dans une phase de doute, de questionnement et de « refondation épistémologique »²³.

PEZERIL Charlotte, « L'épistémologie anthropologique en question : le malaise du terrain », *Revue de l'Institut de Sociologie (ULB)*, n°1-4, 2006, pp. 201-218.

Aujourd'hui, quels sont donc les consensus peu ou prou stabilisés, ou du moins les lieux communs de la discipline ? D'une part, la mise en forme de la subjectivité est de plus en plus courante et comporte une réflexion critique concernant son terrain de recherche. Jean-Pierre Olivier de Sardan note une « croissance exponentielle de l'usage de la première personne en sciences sociales »²⁴, cet usage faisant l'objet de diverses argumentations. D'autre part, « plus question aujourd'hui d'éluder le fait que la vérité ethnologique n'est qu'un kaléidoscope formé de regards multiples et croisés et que les textes des ethnologues portent une signature – ils s'incarnent dans un sujet qui ne saurait se draper d'une quelconque autorité scientifique »²⁵. L'enjeu de la textualisation du travail de terrain est donc aujourd'hui reconnu, incitant les chercheurs à prêter davantage attention à la mise en mots de leur expérience. Enfin, il est convenu d'accepter, et même parfois de revendiquer, l'engagement et l'implication de l'anthropologue sur le terrain. Après les critiques déconstructives de l'épistémologie, les chercheurs réfléchissent à la rigueur et au sens de leur projet et certains tentent de re-légitimer une « anthropologie scientifique »²⁶.